

Québec français



## Photographier à Québec Dix fragments

Yves Laroche

Number 151, Fall 2008

Québec vue par...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44092ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laroche, Y. (2008). Photographier à Québec : dix fragments. *Québec français*, (151), 41–45.

# PHOTOGRAPHER À QUÉBEC

## DIX FRAGMENTS

PAR YVES LAROCHE\*



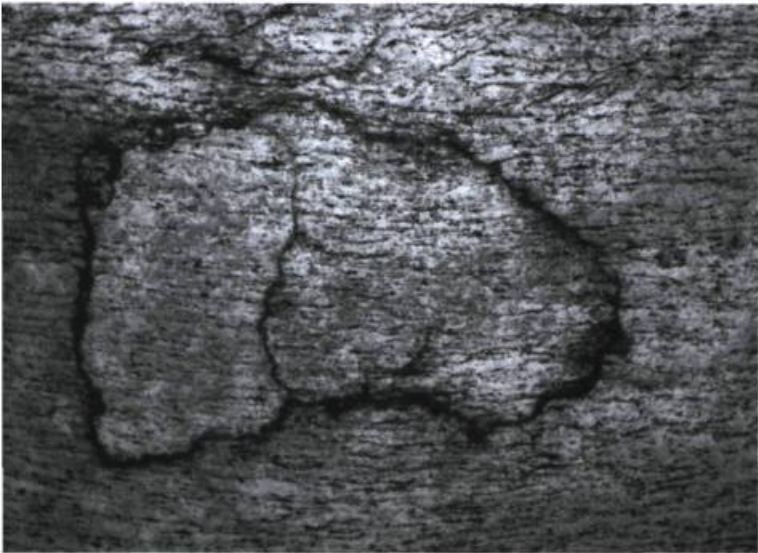
### I

Dans un inspirant essai sur la poésie qu'il y a à marcher sur la Terre, Jacques Martineau rapporte que, « pour certains aborigènes d'Australie, les dieux ont créé le monde en marchant et ils doivent continuer à marcher éternellement pour que le monde continue d'exister ». Naïvement, j'adhère à cette croyance. Étymologiquement parlant, inventer, c'est trouver. Je marche donc pour inventer le monde, c'est-à-dire pour le trouver. Et pour le trouver beau. La photographie me permet de « ramasse[r] avec les yeux des éclats de beauté » (Claude Paradis) et de les partager. Ville à dimension humaine – parce qu'on peut facilement la traverser à pied et parce que notre présence est reconnue par les autres –, avec de l'horizon, baignée par des lumières exceptionnelles, notamment la lumière abricotée de la fin de l'été et la lumière sépia de certains jours de neige, Québec invite à marcher.



## II

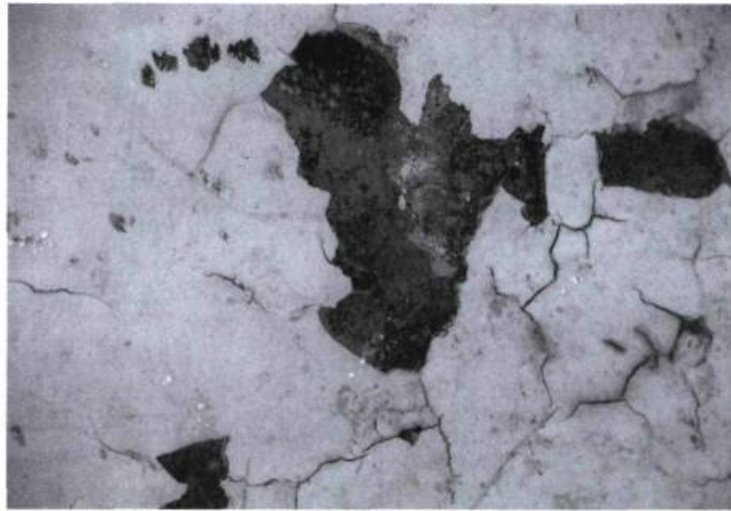
À l'instar d'Yvonne Schach-Duc, une dessinatrice scientifique, j'ai l'intime conviction que toutes les formes existent dans la nature. Voyez ce fragment de vieille carte du monde imprimé sur une roche de Cap-Rouge, trouvée au pied du premier site d'établissement (Cartier-Roberval, 1541-1543) de la Nouvelle-France, récemment découvert.



Il s'agit d'être assez vaillant pour chercher et attentif pour trouver. La marche remplit une fonction heuristique. En effet, c'est en marchant qu'on trouve les formes et les sujets, ou ce sont peut-être eux qui nous trouvent. Un matin de touffeur, sur la voie ferrée qui surplombe Cap-Rouge, j'ai tenté de photographier pendant une heure un monarque qui se perchait parfois à la hauteur des yeux, et dont les ailes ouvertes le temps d'une fulgurance, traversées par les rayons du soleil, dessinaient le plus improbable vitrail. Cette éblouissante et fugitive vision m'a donné l'idée d'exploiter les effets de transparence du verre coloré, d'explorer une veine dite vitrail.

## III

Mon travail de photographe (amateur) consiste essentiellement à révéler la beauté et la richesse du monde, sa texture surtout, et ce, grâce au miraculeux mariage de la physique et de la chimie qu'est la photographie argentique. Honnêtement, je ne fais que le tiers du travail. Le hasard fait un autre tiers du boulot : c'est lui qui provoque les trouvailles et qui décide de l'éclairage. Le dernier tiers, c'est la pellicule qui l'accomplit. En contrôlant certains paramètres, le photographe agit ; la pellicule réagit. C'est elle qui possède le fin mot de l'affaire. Idéalement, elle révèle ce que le photographe n'a pas vu. Ici, Pégase, cheval ailé, symbole de l'inspiration poétique, saisi à mon insu à l'envers sur le mur d'une boucherie de la basse-ville.



## IV

C'est à Québec que j'ai commencé à faire de la photographie, plus précisément à Cap-Rouge, sur la plage Jacques-Cartier. J'aime dire que Québec, c'est le meilleur des deux mondes : la ville dans le Bas-du-Fleuve. À Québec, la nature n'est jamais bien loin et réserve au promeneur de belles surprises. Un jour, au moment même où je dis à un voisin qu'on voit parfois à Cap-Rouge, autour du parc nautique, des « choses » étonnantes, comme des renards, des lapins, des chevreuils, des orignaux, des ratons laveurs, des porcs-épics, des phoques, des hérons – sans parler de la soixantaine d'espèces d'oiseaux identifiées dans ma seule cour –, un butor d'Amérique atterrit à trois mètres de nous, étire son long cou parsemé de plumes dites « lâches », imite le mouvement ondulatoire des hautes herbes des marécages qu'il fréquente et s'envole avant même que j'aie eu le temps de penser à le photographier. Mon voisin, fêru de chasse et de pêche, n'en revenait pas. En trente ans de vie dans ce coin de pays, il n'a jamais vu un butor. Il a eu la gentillesse de me dire que l'oiseau rare était venu pour moi, qu'il était ma récompense de grand marcheur. D'ailleurs, mes voisins de Cap-Rouge, ne connaissant pas mon nom, me désignaient comme le « marcheur-photographe ».





## V

Pour Neil Bissoondath, Québécois d'adoption comme moi (j'ai vécu mes trente premières années à Montréal, au pays de *Bonheur d'occasion*), Québec, « c'est des yeux qui cherchent d'autres yeux ». Effectivement, les gens de Québec se regardent dans les yeux, se sourient, se saluent. C'est infiniment plaisant. Je sens et je sais que les gens de Québec se laisseraient volontiers photographier. Ou presque. Voici une anecdote pour confirmer que l'exception confirme la règle. Un 25 décembre au matin, en moins de cinq minutes, je croise deux personnes errantes indisposées par mon appareil : un homme paniqué change de trottoir en le voyant, me suit longtemps des yeux et se réfugie dans une pharmacie ; une dame me demande agressivement pourquoi je veux la photographier, alors que je n'en ai pourtant pas l'intention. À l'inverse, il y a des gens qui demandent à être photographiés lorsqu'ils voient mon appareil. Mais alors, le naturel s'enfuit, car ils posent.

## VI

Un matin de l'été 2006, je décide de consacrer ma journée à mon ami poète Louis-Jean Thibault, qui m'a demandé des clichés pour accompagner son recueil de poèmes portant sur des lieux de Québec : Anse au Foulon, Plaines d'Abraham, Parc des Braves, Terrasse Dufferin, Cimetière Saint-Charles, Taverne Jos Dion, etc. Ma promenade commence sur les Champs de bataille. J'emprunte la côte Gilmour, qui débouche sur le boulevard Champlain, que je longe vers l'est dans un état d'euphorie. J'ai l'impression de marcher dans les poèmes du poète, je reconnais ses motifs, ses descriptions. Je découvre le Cap Diamant, son potentiel photographique. Puis je me retrouve sur l'originale rue Champlain, au pied du Cap-Blanc. Je n'en reviens pas qu'une telle rue existe. Tout se passe comme si l'intime (une rue de village) prolongeait le grandiose (un très long boulevard longeant le fleuve) : belle métaphore de Québec et, en même temps, propos du recueil à illustrer. Chose rare, j'ai envie de communiquer à quelqu'un la joie que me procure ma « découverte ». Une dame marche vers moi, le visage ouvert, accueillant. Curieusement, c'est à elle que je dois dire mon émerveillement devant la rue Champlain. Je lui adresse donc la parole. Nous échangeons naturellement. Elle m'interroge sur ma pratique de la photo. Je réponds. Il me reste une pose. Je vais photographier l'arbre préféré de la dame, juché au haut de la falaise, qu'elle salue quotidiennement. J'ose lui demander son nom, au cas où je publierais un jour le cliché. Je l'intitulerais « L'arbre préféré de... Kèro ».

Eh oui ! j'ai devant moi Kèro (Beaudoin), la grande photographe, celle qui a photographié la plupart des écrivains québécois. Elle m'invite aimablement chez elle pour me donner un film et de l'eau ; sur les murs de sa maison, je vois des clichés d'images que j'ai déjà capturées, notamment à Petite-Rivière-Saint-François, et quelques-uns que je viens à peine de prendre, dont celui qui se retrouvera sur la page couverture du recueil de mon ami...







## VII

Dans *Reculez falaise*, beau recueil finalement publié au Noroît en 2007 avec vingt et une de mes photographies, Louis-Jean Thibault prétend avec raison « que le pittoresque bloque l'accès à la réalité », et qu'à « trop contempler les mêmes images, l'œil [s']éteint ». C'est tellement vrai à Québec, ville quasiment trop belle pour un photographe, trop photogénique, trop touristique. Elle représente tout un défi. Photographier le Château Frontenac, les Remparts, les Plaines, les ponts, le Manège militaire, même sous un angle inédit ? Non. Plutôt trouver du beau dans les choses laides en apparence, de l'inusité dans le banal, l'ailleurs dans l'ici. Par exemple, photographier un fragment de mur décrépit du monument de l'Artillerie, qui va révéler un autre visage de Québec.

## VIII

C'est sous le balcon de la maison d'information touristique de la marina de Cap-Rouge que j'ai trouvé rapidement mon premier véritable motif, qui allait orienter ma manière, devenir mon principal filon : la coque d'une barque réparée avec de la fibre de verre, évoquant le grain d'une toile, ce qui m'a donné l'intuition que je pouvais faire de la peinture « abstraite » avec mon appareil. Douce revanche d'un esthète peu doué en arts plastiques, qui va à contre-courant des éternels efforts des photographes pour se démarquer de la peinture. Je donne à fond dans la confusion des genres, si bien que je me réjouis des lapsus des gens lorsqu'ils parlent de mes « tableaux ». Comme photographe, je me situe dans la lignée des peintres qui touchent peu ou prou la toile : Yves Klein se sert de femmes nues pour appliquer du pigment sur des murales ; Pollock se sert de son pinceau pour faire dégouliner de la peinture sur la toile ; Riopelle, en fin de carrière, peint à l'aérosol ; Rothko « applique les différentes couches très rapidement et d'un pinceau très léger, comme si la peinture devait être "soufflée" sur la toile » (Jacob Baal-Teshuva). Je peins sans rien toucher, hélas, ni femmes, ni pinceaux, ni couleurs, ni toiles ; je fais de la peinture un pur regard qui sélectionne les tableaux dans le monde. Le quartier industriel Saint-Malo, les chantiers, les rues de la basse-ville, les ruelles, les dépotoirs constituent notamment mes terrains de jeu privilégiés.

## IX

Le monde est mon atelier, ou plutôt ma galerie, à ciel ouvert ; j'y trouve, j'y butine des Miró, des Rothko, des De Staël, des Zao Wou-Ki, des De Kooning, des Pollock, des Riopelle, des Borduas, des Lemieux.

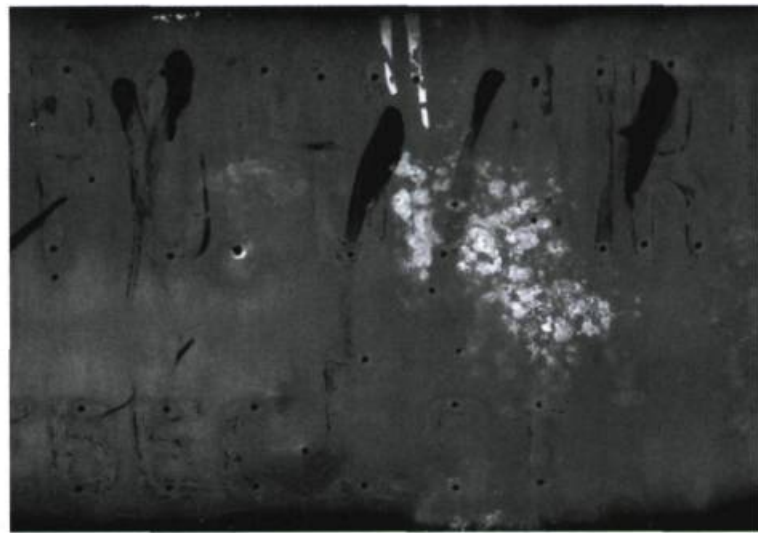




Je cherche la beauté là où on ne soupçonne pas sa présence : dans les constructions humaines qui se dégradent, qui ne payent pas de mine dans leur ensemble, mais qui recèlent parfois des trésors picturaux, pour peu que l'on daigne s'en approcher et les scruter, pourvu que l'on cadre bien, attentif tantôt aux lignes, aux couleurs ou à la composition, tantôt à la lumière, au matériau ou à la texture. En photographiant le réel, qui se peint lui-même (« argument » de la poésie de Robert Melançon), grâce au travail aveugle de la négligence humaine, des accidents ou de l'usure, je ne veux surtout pas banaliser le travail des peintres ; ce sont eux qui ont façonné mon regard pictural sur le monde : je leur dois tout. Mais je suis d'accord avec Edward Weston, maître américain, qui prétend que « sélectionner est une autre façon de composer ». Peut-être que mes clichés poursuivent à leur façon la réflexion sur la nature de l'art. Qu'est-ce qui importe ? Le procédé, la démarche ou le résultat ? Ce qui m'intéresse le plus, c'est que les gens soient fascinés par ce type de regard et qu'ils aient envie de le développer à leur tour, qu'ils désirent vivre avec ces éclats dérisoires et énigmatiques de beauté trouvés dans des lieux insolites et cependant familiers, qu'ils y voient « un espace paisible où être soi » (Claude Paradis), un espace de silence et de contemplation, une fenêtre sur un ailleurs habitable ici.

## X

Oui, je fais de la photographie parce que je marche inlassablement dans Québec, ville des pionniers Jules-Ernest Livernois, Louis-Prudent Vallée, Jules-Isaïe Benoît, dit Livernois, George William Ellisson, maîtres à lumière du XIX<sup>e</sup> siècle ; je marche parfois pour faire de la photographie. La marche et la photographie sont donc pour moi indissociables, elles relèvent d'une même (méta)physique, mais la photographie n'est pas une fin en soi ; contrairement à la marche, qui m'oblige à être dans le monde et qui favorise les « rencontres ». Je ne veux rien forcer. J'accueille. Il ne me viendrait pas à l'idée d'accepter des commandes trop précises ou de travailler en studio, frénétiquement. Je ne veux pas m'exprimer ; je veux m'effacer derrière mon appareil pour faire surgir le grand réel. Robert Melançon a raison de dire que « l'imagination qui n'est pas folle n'ajoute rien à la réalité ; elle la révèle telle quelle ; c'est très étonnant ». Là résident la nature et la magie de la photographie : elle témoigne fidèlement des splendeurs du monde.



Je travaille manuellement avec un appareil argentique et un objectif 28-80 mm, le plus pauvrement possible, sans filtre ni logiciel, sans retoucher ou recadrer les clichés. Ce que je montre est absolument fidèle à ce que j'ai vu. Ça ne m'intéresse pas de créer de toutes pièces des images étonnantes ; le monde en contient déjà trop. Une bonne photographie, selon moi, c'est une image parfaitement belle qui doue d'une autre dimension (forcément mystérieuse) son sujet, c'est la saisie, là, comme c'est, de la beauté surréelle du monde sensible. C'est la chose, et c'est autre chose : on photographie de la peinture qui lève sur une porte cochère du quartier Saint-Roch, et on voit simultanément les glaces du fleuve à la dérive. Comme le dit si bien Jean-Claude Carrière à propos de Laurent Pinsard, « le photographe est comme un guide, qui montrerait des choses rares à nos yeux communs ». En somme, il cadre ou fragmente le réel (à part le rayonnement fossile de la naissance de l'univers, toute photographie est un fragment) pour mieux composer avec lui, pour ouvrir les portes de la poésie et mettre un pied dans l'éternité. □

\* Professeur de littérature au Cégep de Sainte-Foy